

Title	<Book Reviews> L'Age d'homme, precede de L'Afrique fantome (Emmanuel Delille)
Author(s)	Leiris, Michel
Citation	ZINBUN (2017), 47: 215-217
Issue Date	2017-03
URL	https://doi.org/10.14989/225127
Right	© Copyright March 2017, Institute for Research in Humanities Kyoto University.
Type	Departmental Bulletin Paper
Textversion	publisher

Book Reviews

Michel Leiris,
L'Âge d'homme, précédé de *L'Afrique fantôme*,
 édition de Denis Hollier, avec la collaboration de Francis Marmande
 et Catherine Maubon,
 (Paris, Gallimard, Collection: Bibliothèque de la Pléiade, n°600, 2014,
 1456 pages, ill.)

Une édition critique de *L'Afrique fantôme* (1934) de Michel Leiris (1901–1900) vient de paraître, la seconde depuis la publication de *Miroir de l'Afrique* (1996), mais cette fois-ci elle est accompagnée de larges extraits de la correspondance de Leiris, de manuscrits de jeunesse et de *L'Âge d'homme* (1939), son deuxième livre autobiographique (dont je ne parlerai pas ici pour y avoir déjà consacré un compte rendu). Après *La Règle du jeu* (2003), il s'agit du second tome d'œuvres choisies publié dans la Bibliothèque de la Pléiade, dominé par *L'Afrique fantôme*, un essai à la fois controversé et fondateur de l'ethnologie française.

Le contexte du livre est bien connu : après une première cure en 1929 avec l'un des premiers psychanalystes français, Adrien Borel (1886–1966), Leiris intègre l'équipe de la mission ethnographique Dakar-Djibouti (1931–1933), placée sous la direction de l'ethnologue Marcel Griaule (1898–1956). La mission traverse le continent d'ouest en est, en privilégiant des séjours au Soudan français (Mali) et en Éthiopie, et recueille des milliers d'objets destinés au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Puis, de retour en métropole, Leiris publie un long récit de voyage à partir de ses notes prises au jour le jour et transmises régulièrement par courrier à son épouse, la galeriste Louise Leiris (1902–1988). Si Borel lui a conseillé d'accepter l'offre de Griaule plutôt que de poursuivre son travail d'introspection, le résultat littéraire sera finalement un mixte des deux expériences : le journal de l'expédition Dakar-Djibouti est à la fois un récit de soi et une observation scientifique qui tente de suivre les règles méthodologiques de l'ethnologie française naissante. Observation et auto-observation vont de pair, selon une certaine tradition psychologique française qui remonte au XIX^e siècle. Pour Leiris, écrire subjectivement est un parti pris méthodologique qui a pour but d'augmenter la valeur de témoignage de son récit.

Comme d'autres écrits de nature autobiographique, *L'Afrique fantôme* se rattache avant tout au genre de la confession. En effet, Leiris ne détaille pas seulement les activités de l'équipe scientifique à laquelle il participe, il procède également à un examen de soi de type

freudien en dévoilant au lecteur ses obsessions sexuelles, ses angoisses, sa culpabilité et ses inhibitions. Il a recours à l'interprétation des mythes et des rêves pour mettre en récit son expérience quotidienne en Afrique. D'ailleurs, le manuscrit n'est vraiment transformé en livre qu'après une seconde période de psychanalyse en 1933–34, à son retour à Paris. Enfin, du point de vue du genre littéraire, *L'Afrique fantôme* devrait aussi être considérée comme un roman initiatique, puisque ce n'est qu'au terme d'une longue série d'épreuves que Leiris réussit à mettre un point final à ce premier livre et qu'il prend la décision de devenir un ethnologue professionnel. En accédant ainsi à « l'âge d'homme », il rompt du même coup avec ses maîtres, qui n'apprécieront ni son discours anticolonialiste, ni ses ambitions littéraires, d'autant plus que *L'Afrique fantôme* met en scène un jeune intellectuel hanté par ses propres contradictions ; par exemple, lors d'un épisode de l'expédition connu sous le nom de « vol des konos », du nom de fétiches en pays Bambara, Leiris reproche à Griaule son attitude de prédateur quand il collecte des objets de culte, sacrés pour la population locale, mais il se charge aussi lui-même parfois seul de la collecte, se prenant pour un personnage à la Joseph Conrad.

En somme, *L'Afrique fantôme* est un livre surdéterminé. D'abord par l'importance du merveilleux, qui a été magnifié par André Breton dans le groupe surréaliste. Les responsables de l'appareil critique de la nouvelle édition nous rappellent que Leiris a lu Lucien Lévy-Bruhl et Sigmund Freud, et participé aux revues d'avant-garde de Georges Bataille dans la période préparatoire au voyage ; cependant il n'a pas encore de véritable formation en sciences sociales avant de partir. Alors, une fois arrivé en Afrique, il se trouve aux prises avec plusieurs « fantômes ». Le fantôme désigne d'abord l'Afrique, insaisissable pour le regard occidental ; ainsi, le 31 mars 1932, il écrit : « J'ai engraisé. J'éprouve une ignoble sensation de pléthore. Moi qui comptais rentrer d'Afrique avec l'allure d'un de ces beaux corsaires ravagés. La vie que nous menons est on ne plus plate et bourgeoise. Le travail, pas essentiellement différent d'un travail d'usine, de cabinet ou de bureau. Pourquoi l'enquête ethnographique m'a-t-elle fait pensé souvent à un interrogatoire de police ? On ne s'approche pas tellement des hommes en s'approchant de leurs coutumes. Ils restent, après comme avant l'enquête, obstinément fermés. » Mais le fantôme c'est aussi Louise Leiris, appelée « Zette », l'épouse restée à Paris, pour une grande part destinataire du journal ; ainsi le 6 mars 1932 : « Rêvé que je faisais l'amour avec Z. Le rêve tournait ensuite en rêvasserie assez vague sur Paris, les boulevards, les stations de métro et l'une d'elles — dans un quartier de prostituées — appelée "Postérieur". Je songe ensuite aux grandes artères de retape que sont les boulevards extérieurs et je forge l'expression : *Boulevard Postérieur*. » Le fantôme désigne encore les amis écrivains avec qui Leiris a vécu avec intensité les années 1920. Il souffre par moment de nostalgie, regrette Montmartre et Montparnasse. Le journal est au centre d'un espace épistolaire qui rattache le jeune homme en quête de reconnaissance littéraire à la scène artistique parisienne. Il est à la fois perdu dans le continent noir et en relation écrite tendue avec ses proches. Par courrier, il s'informe de la montée du fascisme en Europe en même temps qu'il

s'enfonce dans la brousse : les barbares ne sont pas sur le continent que l'on croit.

Enfin, le fantôme peut être compris comme une formule qui désigne les fantasmes sexuels de Leiris, attiré par le potentiel érotique de l'Afrique. Le 23 juillet 1932, il note : « Travail intense, auquel je me livre avec une certaine assiduité, mais sans une once de passion. J'aimerais mieux être possédé qu'étudier les possédés, connaître charnellement une « zarine » que connaître scientifiquement ses tenants et aboutissants. La connaissance abstraite ne sera jamais pour moi qu'un pis-aller... » Le désir éprouvé pour les belles possédées adeptes du culte *zar* prend le pas sur l'observation des rituels et Leiris consigne de nombreux rêves dans son journal de mission, sans cacher leur charge érotique. Voici un dernier extrait, daté du 14 novembre 1931 : « Nouvelle pollution nocturne. Rêvé par ailleurs que je me réconciliais avec Breton. Au diable la psychanalyse : je ne chercherai pas à savoir s'il a pu exister momentanément un rapport entre ces deux événements. J'aimerais mieux que Freud me dise de quel inceste solaire ou autre sont issus les masques, eux qu'une femme a découverts, dont une femme à laquelle on voue un véritable culte — la *ya signinè* — est actuellement la « sœur » et qui sont interdits à toutes les femmes en général, comme une chose particulièrement fumante et dangereuse... ».

En dernière analyse, le style du roman psychologique façonne en grande partie les observations ethnographiques, entre science et fiction. Rappelons que *L'Afrique fantôme* est contemporaine des *Nouvelles impressions d'Afrique* (1932), le dernier livre que l'écrivain Raymond Roussel (1877–1933) a publié de son vivant. Leiris contactera le psychologue Pierre Janet à son retour d'Afrique pour reconstituer les derniers jours de Roussel, son patient, qui vient de se suicider, car ce dernier a chargé Leiris de l'édition posthume de *Comment j'ai écrit certains de mes livres* (1935), l'essai qui livre les clés des procédés littéraires utilisés par Roussel dans ses pièces de théâtre et romans. Parmi les fantômes qui hantent le livre de Leiris, il n'y a pas que les esprits des religions africaines, les absents et les amis éloignés, il y a encore la mort et l'impuissance. *L'Afrique fantôme* peut être lue comme une longue missive adressée par Leiris à ses proches, rongé par des doutes névrotiques, en particulier envers son épouse, idéalisée et fantasmée à travers le visage de nombreuses autres femmes pendant la mission Dakar-Djibouti.

À noter enfin qu'une édition anglaise va être publiée pour la première fois aux États-Unis début 2017 sous le titre *Phantom Africa* (University of Chicago Press), dans une traduction de Brent Hayes Edwards, professeur à Columbia University. Il y a une actualité Leiris forte en cette année de commémoration du dadaïsme (centenaire) et, bientôt, du surréalisme.